

A.P. Vous avez une jolie formule, mais que je désapprouve complètement : « L'intellectuel, né à Paris sous l'affaire Dreyfus, mort à Paris à la fin du XX^e » Il n'est pas né à Paris. Ni sous l'affaire Dreyfus. Et il n'est pas mort. Platon était un intellectuel. Socrate, Giordano Bruno, Galilée étaient des intellectuels. Ils étaient en désaccord avec leur temps, parce qu'en avance sur lui. L'affaire Dreyfus a été un grand moment. Mais n'oubliez pas que les acquis de la Révolution ont été inventés par les intellectuels du siècle des Lumières. Montesquieu...



André Glucksmann.

B.-H.L. Est-ce que c'était un théoricien de la chose politique ? Le mot intellectuel, comme vous le savez, apparaît dans notre langue à un moment très précis : au moment du fameux manifeste des dreyfusards, dans *L'Aurore*. Et je pense que cette idée d'un écrivain interrompant le travail de son œuvre

noncer la langue de bois. Un vrai intellectuel est disciple de Zola. Un vrai intellectuel est dreyfusard. Il n'oublie jamais la Déclaration des droits de 1793 : « Il y a oppression du corps social lorsqu'un seul de ses membres est opprimé. » Alors que l'homme politique est obligé de louver, de tenir compte de l'évolution de l'opinion. Cela a été l'honneur des intellectuels de dénoncer la torture en Algérie. Les politiques n'avaient pas la capacité de le faire. Mairaux a été viré du ministère de l'information pour avoir reconnu publiquement qu'on torturait en Algérie : de Gaulle s'est hâté de le faire passer ailleurs. L'intellectuel est libre de ce type d'entraves. La notion d'opportunité doit lui rester étrangère. Il n'est pas paralysé par une conscience collective qui n'évolue que très lentement et dont les hommes politiques, en démocratie tout au moins, sont tributaires. C'est son devoir de ne pas céder à cette lâcheté intellectuelle qui fut celle de Sartre quand il proclamait qu'il ne fallait pas désespérer Billancourt.

B.-H.L. C'est assez surprenant que ce soit vous qui disiez ça. On ne manquera pas, le jour venu, de vous le rappeler.

A.P. Est-ce que vous ne pensez pas qu'aujourd'hui il appartient, par exemple, aux intellectuels de dénoncer l'excision ? Les bébés infibulés ? L'esclavage ? Des réseaux d'esclavage subsistent au Proche-Orient et en Afrique. Et se retrouvent en France.

B.-H.L. C'est très précison que je pose dans mon *Éloge*. J'imagine le XX^e siècle sans les clercs. L'Europe d'aujourd'hui sans les clercs. Et ma conclusion c'est : l'horreur, évidemment.

A.P. Une société sans intellectuel serait une société totalitaire. En revanche, voyez ce que les intellectuels ont pu apporter aux grands hommes d'Etat. Voyez ce que Mairaux pouvait représenter auprès de De Gaulle : l'ami génial qui le couvrait du terre à terre. Si Napoléon avait eu Chateaubriand à ses côtés !

B.-H.L. Justement. Le cas de Napoléon et de Chateaubriand, c'est le malentendu typique. Alors, question : est-ce que la règle c'est l'entente ou le malentendu ? Ma réponse : le malentendu. Il me semble d'ailleurs qu'il n'est pas mauvais que ce soit le malentendu. Car je ne crois pas que l'intellectuel soit au mieux de sa forme et de sa fonction quand il est au service d'un prince, dans la connivence et le secret d'un prince. Chez tout intellectuel, il y a la tentation de Syracuse. Mais, de cette tentation, il doit se préserver. C'est ce que me disait souvent Raymond Aron.